

## L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 centes par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr 50 cent.

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à

**EUG. TREMBLAY,**

Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,  
Séminaire de Chicoutimi,  
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques le la DÉFENSE, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 4 Novembre 1899

## LES LATINS D'AMÉRIQUE

Comme un îlot perdu dans l'océan, tel le peuple canadien-français émerge du milieu des foules anglo-saxonnes qui couvrent l'Amérique du Nord. Depuis un siècle et demi qu'il est battu sans cesse par les vagues étrangères, il ne s'est guère encore laissé entamer. L'instinct de la race est toujours là, sommeillant plus ou moins, prêt à s'éveiller au moindre bruit.

Il y a eu de ces bruits hier et aujourd'hui.

Hier, c'était la guerre hispano-américaine. On vit jusqu'aux Anglo-Saxons d'Europe applaudir les efforts et le triomphe de leurs frères d'Amérique. Nous, de la province de Québec, nous sympathisons avec les vaincus, par instinct de race autant que par l'intérêt qui s'attache à une cause juste et malheureuse.

De même, dans la présente lutte anglo-transvaalienne, la province de Québec entend encore la voix du sang latin. Aucune affinité de race ne nous attire sans doute vers les Boërs, qui sont en outre d'une foi religieuse différente de la nôtre, que l'on accuse même, à tort, parait-il, de fanatisme anti-catholique. Mais, il n'importe pour le quart d'heure. On s'accorde assez généralement à taxer d'injustice l'agression des Anglais contre cette petite nation sud-africaine. Les Boërs sont faibles, et on les attaque, semble-t-il, au mépris de la justice : cela suffit, aux Français d'Amérique comme à ceux d'Europe, pour que notre

sympathie s'élançe vers eux, malgré notre qualité de sujets britanniques. C'est que pour nous, Latins, le droit est toujours au-dessus de la force.

Je n'ai pas à examiner ici à quels mobiles ont obéi les quelques Canadiens-Français qui ont cru devoir s'enrôler dans les troupes anglaises pour aller combattre le Transvaal. Tout ce que je veux, c'est de dire que la presque totalité des Canadiens-Français regrettent, au fond du cœur, de voir la puissante Albion s'employer, sans motif évidemment justes, à ravir son indépendance à cette petite république sud-africaine. Je ne crains pas là dessus de démenti.

Et notre loyauté de sujets britanniques est bien à l'aise, en cette affaire. Quand on voit la colonie du Cap s'abstenir d'appeler ses miliciens sous les armes, pour résister à une invasion possible des Boërs ; celle de la Nouvelle Galles du Sud refuser de dépenser un sou pour fournir des soldats à la métropole ; quand on voit l'Irlande, partie intégrante du royaume-uni de la Grande-Bretagne, protester hautement contre cette guerre ; que dis-je ! quand on voit 54 membres de la chambre des Communes d'Angleterre blâmer la conduite du gouvernement anglais : il nous est bien permis, à nous les Latins d'Amérique, de ne pas éprouver d'enthousiasme en faveur des armes anglaises dans leur présente campagne.

Notre patriotisme latin, il vient encore de subir une blessure cruelle, qu'il a reçue à l'improviste, dont on ne voit pas comment il guérira, et qu'il souffre en silence—silence dont il n'est pas nécessaire d'apprécier en ce moment les motifs ou les excuses.—Il s'agit de l'"Impérialisme," où nous avons été jetés sans le savoir, par des gens qui ont fait ce pas à reculons et probablement sans bien se rendre compte de la gravité de leur acte. Qu'on le veuille ou non, par la participation même restreinte que le Canada a accepté de prendre dans la guerre du Transvaal, tout l'avenir est engagé : nous sommes devenus plus "britanniques" que jamais ; les chaînes qui unissent la colonie à sa métropole se sont resserrées ;

désormais, en quelque endroit de l'univers que l'honneur du drapeau anglais soit engagé, les fils du Canada iront lui faire un rempart de leurs poitrines. Je dis que, sans presque nous en apercevoir, nous avons vu se passer là l'un des événements les plus importants de notre histoire. Quelles en seront les conséquences ? C'est le secret de l'avenir.

En tout cas, pour ne voir que le présent, il me semble qu'il n'y a pas un Canadien-Français qui, tout résolu qu'il soit de remplir ses devoirs de sujet britannique, n'éprouve au cœur une amère tristesse à la pensée du lien nouveau qui l'attache au pied du trône d'Angleterre.

ORNIS.

## La vie de Louis Veillot

(Suite et fin)

Doué d'un esprit vif et piquant, gai et expansif par nature, Louis Veillot dut se plaire aux agréments de société, et, de fait, il n'est rien qu'il prisât à l'égal des réunions d'amis où l'on causait art et littérature, politique et choses du moment. Il était lui-même fort goûté et recherché. Il avait son opinion faite,—originale et juste,—sur les auteurs et leurs ouvrages, et beaucoup ne sortaient pas indemnes de ses appréciations. Les romantiques, après avoir eu ses préférences, même passionnées, étaient particulièrement maltraités. Parmi les classiques, qui furent bientôt placés au premier rang, le leur, il choisissait encore Étienne La Rochefoucauld, ni La Bruyère, ni surtout Molière, ne passaient sans encombre. En revanche, Bossuet, Racine, le Pascal des *Pensées*, le Corneille du *Polyeucte*, étaient mis au-dessus de tout.

Tel fut Louis Veillot dans la première moitié de sa vie, que son distingué frère nous donne enfin, après nous avoir, bien malgré lui, dit-il, fait attendre seize ans.

Cet ouvrage révèle plus d'art que l'auteur, très modeste, ne veut bien le faire croire. S'il tient, comme je l'ai dit, des mémoires par le caractère intime ou anecdotique de certains faits, il se rattache à la véritable histoire par la suite et l'ensemble des récits, non moins que par le ton, qui,